a produit du mécontentement parmi les radicaux, qui ont vu une faiblesse dans cette solution. Mais ce mécontentement n'a été que momentané. Il n'est survenu depuis aucun événement important. Le travail de reconstitution se continue sans trouble. La révision du pacte viendra plus tard.

L'Espagne, nous l'avons déjà dit, est à la veille de donner à l'Europe le spectacle d'un ministère en accusation devant les Cortès.

En Portugal, l'ancien cabinet vient enfin de succomber. Les élections s'étant faites dans le sens des chartistes, force fut que l'harmonie s'établît entre la nouvelle chambre et le pouvoir dirigeant. Le nouveau cabinet est donc chartiste, le peuple ne s'est point ému de cette nouvelle combinaison, et la tranquillité n'a été nullement troublée.

VARIÉTÉS.

DU CHOLÉRA-MORBUS,

EN 1825, 1846 ET 1847. (*Suite.*)

Le choléra-morbus, avons-nous dit, s'arrêta à la fin de l'année 1825 et ne parut, en quelque sorte, aux quartiers d'hiver aux pieds du Caucase, sur les frontières de l'Europe. Pendant deux mois, on n'en entendit plus parler; on eut même un instant l'espoir qu'il avait disparu pour toujours.

L'illusion ne dura pas long-temps. A la fin de mars 1827, l'hydre des temps précédentes sortit de son trop court sommeil, et releva plus terribles que jamais ses mille têtes affamées.

Cette fois, nous pouvons prendre le fléau à sa naissance. Il reparut dans les vallées inférieures du Daghestan et du Chirwan, au milieu des marais insalubres qui bordent de ce côté la mer Caspienne. Cette contrée, féconde en fièvres intermittentes graves, paraît également propice à l'éclosion du choléra-morbus. Celui-ci y fit, en effet, des ravages considérables, attaquant de préférence les individus affectés de maladies locales. On a déjà remarqué en beaucoup d'endroits, la coïncidence funeste qui existe entre l'épidémie que nous décrivons et les fièvres intermittentes. L'amalgame de ces diverses maladies est même si frappante, que plusieurs médecins ont été jusqu'à les considérer comme identiques au fond et déterminées par une même principe morbifique. Nous citerons, à cette occasion, des observations faites à Constantinople pendant l'épidémie de choléra qui y régna aux mois de juillet, août et septembre 1831. Ces observations sont consignées dont une petite brochure publiée en avril 1832, par un de nos prédécesseurs à l'hôpital français, le Dr Ferri, médecin distingué de la faculté de Paris. Suivant cet habile praticien, le choléra-morbus, qu'il nomme fièvre pernicieuse algide, aurait dans si marche deux stades bien prononcés. Le premier, qu'on pourrait appeler période stupéfiante, serait caractérisé par le principe délétère s'empare de l'organisme et l'opprime à un degré quelquefois tel, que celui-ci succombe sans avoir pu se défendre. Le second stade est déterminé par l'effort des organes luttant contre le mal qui les accable, et de cette lutte résulte une série plus ou moins longue de phénomènes plus ou moins graves. Ainsi, le Dr Ferri cherche à démontrer que ce qu'on nomme choléra confirmé, c'est à-dire, la maladie manifestée par tous les symptômes qui lui sont propres, n'est pas, comme on le croit généralement, l'effet primitif du principe délétère, mais son effet secondaire, ou la réaction de l'organisme qui se débat contre la souffrance. Il ne trouve cet effet primitif bien distinct que dans les cas les plus violents et, pour ainsi dire, foudroyants, où l'individu meurt souvent sans présenter aucun des signes caractéristiques du choléra-morbus. Cette théorie ingénieuse est appuyée par un traitement conséquent. Après avoir pratiqué une abondante saignée comme moyen dérivatif, il administrait le plutôt possible le sulfate de quinine à hautes doses. Cette médication, dit-il, est infaillible lorsqu'elle est appliquée à temps; elle a même guéri dans des cas désespérés; et sur 162 cholériques traités par cette méthode, 134 ou les 17/20 ont été guéris. Certes, un résultat pareil, s'il est aussi exact que brillant, mérite d'être pris en sérieuse considération.

Il est regrettable que récemment on n'ait pas expérimenté le traitement du Dr Ferri sur les habitans des lagunes fiévreuses de Talich et de Salian, où il paraissait surtout approprié. Peut-être aurait-on diminué la mortalité effrayante qui, dans cette localité, s'éleva un moment au chiffre tout-à-fait exceptionnel de 90 pour cent.

Quoi qu'il en soit, cette partie du territoire russe fut le lieu où le choléra sévit avec le plus d'intensité et d'où il reprit vers l'Occident sa marche, un moment interrompue. Dès le début, le cours du fléau trouva bifurqué par l'extrémité orientale du Caucase qui s'avance comme un promontoire vers Bakou. D'un côté, il envahit la Géorgie et la Turquie en remontant le Kour et ses affluens; de l'autre côté, il contourna les pentes septentrionales de la chaîne Caucasique.

Commençons par décrire ce dernier courant.

En même temps que la choléra pénétrait dans les montagnes où il rencontra l'armée russe et lui fit éprouver une perte plus sensible que celle de trois années de guerres continuelles, en même temps il continuait à suivre vers le Nord la côte occidentale de la mer Caspienne. Le 24 mai 1825, il arriva à Kizliar, place forte importante, à l'embouchure du Terék. Il y sévit avec violence tant parmi les habitants de la ville que parmi les stanitzas de Kosaks disséminées dans les environs. Du 10 juin au 24 juillet, neuf de ces villages militaires furent envahis. Plusieurs escadrons, qui avaient vu ainsi la maladie pénétrer au milieu d'eux, évitèrent de plus grands malheurs en abandonnant leur station et en se retirant dans le steppe où le fléau ne les suivit pas.

Du Delta formé par les nombreuses bouches du Terék, le choléra rayonna au Nord vers Astrakhan, au Nord-Ouest dans le steppe de la Kouma où il atteignit quatre oulouss de Kalmouks qui n'avaient point encore abandonné leur campement d'été; à l'Ouest vers Stavropol, chef-lieu de la province du Caucase. Le même jour, 4 juillet, l'épidémie éclatait dans ces trois points extrêmes, franchissant en 41 jours les diverses distances de 35, 68 et 96 lieues.

Aussitôt que la maladie éclata parmi les Kalmouks, ceux-ci leverent leurs tentes et changèrent de résidence. Mais il paraît que les nouveaux lieux où ils se retirèrent, étaient également favorables au développement du choléra (car ils ne furent pas aussi heureux que les Kosaks dont nous avons parlé tout-à-l'heure. L'épidémie continua à s'étendre parmi d'autres oulouss, sans cependant montrer beaucoup de rigueur, car en 32 jours elle n'atteignit que 181 individus desquels 90 ou la moitié succombèrent. Nous ferons une remarque en passant sur le rapport que nous trouvons ici entre le nombre des morts et celui des individus atteints du choléra. Les Kalmouks sont généralement des hommes d'une constitution robuste et saine. La vie qu'ils mènent constamment au grand air, les prédispose peu à contracter les maladies nombreuses qui assaillent l'habitant plus délicat des villes. Leur nourriture est simple et frugale; ils ignorent les excès du corps et de l'esprit, ils ignorent également l'usage et l'abus de la pharmacie. On peut donc considérer ces nomades comme le type de l'homme physique, de l'homme en bonne santé. Or lorsqu'une épidémie frappe des tempéramens de cette trempe, elle doit se manifester avec tous ses caractères propres; elle n'est gênée dans son allure ni par des organisations plus ou moins délabrées, ni par des habitudes plus ou moins vicieuses, ni enfin par des médications plus ou moins salutaires. Nous avons fait ces réflexions pour arriver à cette conclusion, que dans les conditions moyennes de la nature humaine, abstraction faite et des prédispositions défavorables et des ressources de la thérapeutique, la moitié des individus atteints par le choléra peut espérer guérir; ce qui semble, en d'autres termes, que la moitié de la mortalité dans une épidémie de choléra est de 50 pour 100. Nous avouons que le fait isolé des quatre oulouss Kalmouks serait d'une valeur médiocre pour une conséquence de ce genre, s'il était en contradiction avec les observations faites sur les autres points de la province. Mais, comme nous le verrons plus tard, il est l'expression exacte de la vérité, et c'est à ce titre que nous avons cru devoir le mettre en relief.

Des considérations de ce genre ne sont pas aussi oiseuses que quelques personnes pourraient le croire. Si elles sortent du domaine du praticien, elles intéressent le médecin philosophe qui aime à contempler la nature dans ses effets généraux et qui étudie les grands phénomènes de la vie humaine aux prises avec les nombreux agents extérieurs qui tendent tous cesse à la modifier.

Le choléra-morbus parut d'abord le 3 juillet dans l'établissement quarantainaire d'Astrakhan, situé à 18 lieux au Sud de cette ville, sur une petite île nommée Biroutchaïa-Kossa. On ignore comment il s'y introduisit. Mais dès le lendemain, il passait au chef-lieu. La première victime fut la fille d'un bourgeois logé dans le faubourg Soldatskaïa. Le 5, deux nouveaux individus furent atteints chacun dans une partie différente de la ville; l'un était un tatare habitant le troisième quartier, l'autre un sous-officier de la Stanitza ou village kosak situé sur la rive droite du Volga, en face d'Astrakhan. Ces trois personnes succombèrent en moins de 24 heures. « Depuis lors, rapporte la *Gazette de St-Pétersbourg*, la maladie se répandit d'une manière sensible dans la ville. Dans le commencement, ses progrès furent assez lents. La maladie était accompagnée de symptômes très-violents d'inflammations d'entrailles, et presqu'il quelque fois l'apparence d'une diarhée sanguine; les autres symptômes du choléra ne se montraient point encore dans tout leur développement, et il était même rare que le même malade les offrît réunis. Les médecins n'osaient encore conclure à l'existence de la maladie pour le choléra épidémique; la plupart d'entr'eux la prenaient pour le choléra sporadique qui règne chaque année pendant les mois d'été et d'automne à Astrakhan avec plus ou moins d'intensité. Ces doutes sur les caractères épidémiques de la maladie ne tardèrent pas toutefois à se dissiper; à partir du 13 juillet, le choléra commença à se propager avec toute la rapidité et la malignité qui lui sont inhérentes, et attaqua d'abord un grand nombre de militaires. Puis il se répandit dans toute la ville, paraissant simultanément dans les quartiers les plus éloignés les uns des autres, et ravageant de préférence les lieux bas et humides. Il pénétra même dans les hôpitaux où il attaqua des malades atteints d'affections d'un caractère tout différent, tels que des syphilitiques, des aliénés, etc. »

On peut dire que le choléra vint à Astrakhan au moment le plus favorable à son développement. Les eaux du Volga qui subissent une crue considérable pendant les mois de mai et de juin, versaient de rentrer dans leur lit, laissant après elles des îlots et des prairies fangeuses. Les ardeurs de l'excessive humidité du sol disparurent bientôt sous l'haleine brûlante et siccative des vents du sud et du sud-est qui régnent presque constamment à cette époque de l'année. Pendant le jour, la chaleur devint si insupportable à l'ombre, le thermomètre de Réaumur monta presque constamment à 28 degrés, température supérieure à celle de Pondichéri dans la partie méridionale de l'Indoustan; « exposé au soleil, on l'a vu monter jusqu'à 56 et même 70 degrés, chaleur tellement forte, que l'alcool bouillait dans les tubes et les faisait éclater. Aussi l'atmosphère était au point qu'on voit l'air vibrer et trembler comme au-dessus d'un sudessous d'un brasier ardent. Le visage en éprouve une impression semblable à celle de l'air qui sort de la bouche d'un four allumé. Mais plus les journées sont chaudes et arides, plus les nuits sont fraîches. Le thermomètre descend alors même le vent, venant à passer au Nord, déterminant des orages qui refroidissent tout-à-coup l'atmosphère. Il est facile de se rendre compte de l'influence qu'un semblable climat doit exercer sur les êtres organisés. Pallas rapporte avoir vu en 1774 des troupeaux entiers de moutons périr comme asphyxiés au milieu du steppe, les pyrs sons eux-mêmes mourir dans les rivières et empoisonner l'air de leurs cadavres dont la putréfaction s'emparait avec une rapidité surprenante. Les hommes suffoquent également et éprouvent une faiblesse excessive. Les maladies de la saison sont des fièvres intermittentes, des ex-nihilo mes pourprés, des inflammations d'entrailles, la dysenterie et le choléra lui même, mais le choléra sporadique. Ajoutez à ces causes si puissantes de maladies graves, l'usage d'alimens malsains, de poissons sales ou fermentes, de fruits aqueux et froids, et les coutumes, les habitudes, les mœurs, les usages, etc. dont il se fait une prodigieuse consommation; ajoutez encore l'abus fréquent des liqueurs alcooliques par les gens de la basse classe, et vous ne serez étonnés que d'une chose, c'est qu'au milieu de conditions pareilles, le choléra-n'ait pas enlevé la moitié des habitans d'Astrakhan.

Avant d'aller plus loin, nous rappellerons au lecteur que 24 ans auparavant, le choléra s'était déjà montré à Astrakhan, provenant, comme cette fois, du Chirwan, du Daghestan et de Kizliar. Mais au lieu d'éclater au plus fort de l'été, il n'apparut qu'en au automne (du commencement de septembre) et ne fit des habitans d'Astrakhan, pendant les 50 jours qu'il y régna, il atteignit seulement 220 personnes, dont 144 ou les 2/3 périrent. On doit noter aussi qu'il ne se propagea pas au dehors de la ville, et qu'il s'y éteignit complètement par ne plus reparaître que 7 ans après, en 1830. Une simple comparaison de saison suffit elle pour expliquer les différences que nous allons voir entre ces deux épidémies? Cela est peu probable.

En 1847, le cours de l'épidémie dans cette populeuse cité fut ainsi divisé :

	Total du 3 juillet au 19 septembre	Du 3 au 12 juillet période d'invasion	Du 13 au 19 » » d'augment.	Du 20 au 26 » » stationnaire	Du 27 juillet au 19 septem. de décliu.	MALADES.	MORTS.	RAPPORT.
	77 jours	9 jours	7	6	55	721	337	47, 72 —
	3,455	33	19	23	55	8566	5,7	60, 14 —
	1,413	80, 60 p. 100	58, 10 —	4,80	5,7	885	337	58, 10 —

La population d'Astrakhan est composée de neuf à dix nations différentes formant ensemble le chiffre de 50,000 âmes. Sur ce nombre, il y a environ 7,000 tatares et 15,000 kalmouks, peuples nomades dont une partie s'est enfuie lorsque l'épidémie a commencé à sévir. Ainsi, il n'y eut guère que 35,000 habitans exposés aux atteintes du fléau. A ce compte on trouve qu'il y eut une attaque de choléra par 14 1/4 habitans et une mort pour 24 3/4. La moyenne de la mortalité, pendant les 11 semaines que dura l'épidémie, fut les 4/7 du nombre des attaques. Mais dans les commencemens de la maladie, ce rapport fut beaucoup plus élevé; il s'affaiblit ensuite peu à peu, à mesure que les constitutions s'accoutumaient, pour ainsi dire, à l'influence épidémique et en ressentaient moins vivement les effets. Le jour le plus funeste fut le 19 juillet; il y mourut 237 personnes. Les jours suivants, la mortalité se maintint encore élevée; mais la plupart des individus qui succombaient, étaient des malades frappés pendant la période d'augment et la période stationnaire. Souvent le choléra dégénérait alors en affection typhoïde grave et presque toujours mortelle.

Le 2 août on ne comptait plus que 14 victimes. Depuis ce moment, l'épidémie alla toujours en diminuant. Le 19 juillet, elle avait de son côté fait le retour des maladies endémiques et en particulier des fièvres intermittentes, qui avaient entièrement disparu pendant le fort de l'épidémie. Nous avons vu que le fléau sévissait surtout dans les lieux bas et humides. Il sévit principalement sur la classe pauvre et souffrante, attaquant rarement les hommes que les femmes, plus les adultes que les enfants. Les Russes souffrirent beaucoup plus que les Musulmans et les Kalmouks, qui cependant forment une partie considérable de la population d'Astrakhan. Cette dernière circonstance s'explique facilement par la manière de vivre des uns et des autres. Les Musulmans, en général, sont plus propres, s'habillent plus chaudement, même en été, vivent avec sobriété et ne font pas abus des liqueurs alcooliques; quant aux Kalmouks, nation nomade, la disposition à être atteints par les épidémies est diminuée pour eux par leur habitude de vivre constamment en plein air, dans l'atmosphère pure du steppe.

Nous ignorons la manière dont les médecins ont traité le choléra à Astrakhan. Nous ne pouvons rien dire par conséquent sur les résultats plus ou moins heureux qui leur ont été obtenus. On a beaucoup parlé du traitement employé par un certain arménien nommé Erivantsof, habitant d'Astrakhan. D'après des expériences constatées par l'inspecteur du service sanitaire, il paraîtrait que le traitement de cet empirique a été efficace dans les cas les moins graves du choléra. Ses remèdes consistent, comme la plupart des remèdes populaires, en substances stimulantes telles que l'huile essentielle de menthe, l'eau de vie ou le rhum, associées dans certains cas à la racine du jone odorant (*calamus aromaticus*), à l'absynthe, au poivre, au goudron de bouleau. Comme ce traitement n'offre rien de bien remarquable, nous n'en parlerons pas davantage.

Six jours après son apparition au chef-lieu de la province, le choléra se répandit dans les environs, sautant d'un point à un autre, sans régularité. Le 10 juillet, il parut à Kalmytsky-Bazar, village kalmouk situé à une lieue et demie au nord d'Astrakhan, sur la route de Tsaritsine. Il y choisit le 1ama pour première victime. Le lendemain, le desservant de ce prêtre bouddhiste succombait aussi après six heures de souffrances. Le surlendemain, la maladie emporta trois hommes qui étaient au service du même personnage. Les Kalmouks, épouvantés de ces décès insultes, abandonnèrent aussitôt les morts et les malades et s'enfuirent dans le steppe. La maladie cessa forcément dans le village; mais ses habitans ne purent l'éviter malgré leur retraite; plusieurs d'entre eux en avaient sans doute emporté le germe, et l'on dit qu'ils y ont succombé dans les oulouss éloignés.

Les contagionistes ne manqueront pas de revendiquer les faits précédents; mais comment expliqueront-ils ceux-ci :

Samarka est un gros bourg tatar posé sur la rive droite du Volga, entre Kalmytky-bazar et Astrakhan. On y trouve une station de poste et un bac; ce lieu est donc très fréquenté des voyageurs et en communications constantes avec la ville et la Stanitsa, qui lui fait face sur la rive opposée du fleuve. Eh bien, malgré tant de conditions favorables à la propagation du choléra, celui-ci passa par-dessus Samarka, sans s'y arrêter.

Nous avons dit que les Tatars nomades qui se trouvaient à Astrakhan au moment de l'apparition du fléau dans cette ville, se retirèrent au désert. Les Kalmouks de la horde Koundovsky furent dans ce cas; ils vinrent se réfugier parmi les aouls échelonnés sur les bords de la Bérékéta, dans le district de Krasnoï-Iar. Or, il arriva que le choléra éclata aussitôt au milieu de ces campements formés par environ 1200 tentes; mais on a constaté que les nouveaux venus furent seuls atteints et que la maladie épargna les individus qui n'avaient point respiré l'air de la Kalmouchie.

A partir du 16 juillet, le choléra se montra aussi dans les villages russes du district d'Astrakhan. Le bourg Raznetchinskoïe fut d'abord envahi. La maladie commença par une petite fille qui s'était rendue par eau à la ville avec ses parents. Cette enfant fut prise du choléra étant encore à Astrakhan. Ramenée malade au village, elle y mourut, et peu de temps après l'épidémie, s'y manifesta dans d'autres maisons.

Nous ferons observer que le bourg en question n'est séparé du chef-lieu que par le lieue dont la largeur est en cet endroit d'une demi-lieue, qu'il en est beaucoup plus près que le village Kalmouk dont nous avons parlé tout-à-l'heure, et qui cependant eut des cholériques six jours auparavant.

Peu à peu l'influence épidémique se fit sentir dans la plupart des villages du domaine de la couronne, situés sur le Volga et ses affluens, tant qu'en amont qu'en aval de la capitale. Mais il est à remarquer que la maladie ne parut pas avant le 3 juillet dans les localités situées au dessous d'Astrakhan, entre cette ville et son lazaret, tandis qu'elle avait gagné Astrakhan les semaines, les 10 et 17 juillet, en laissant intacts les points intermédiaires.

L'épidémie s'étendit à Krasnoï-iar en même temps que dans les villages qui sont aux portes du chef-lieu de la province. Krasnoï-iar est cependant à 8 lieues à l'est d'Astrakhan, sur la bordure de la plus orientale du Volga. La maladie régna 60 jours, du 17 juillet au 15 septembre, dans cette petite ville dont la population, presqu'exclusivement Kalmouke, ne dépasse pas 4,000 âmes; ses effets y furent plus considérables, car on n'a compté, durant les 16 premiers jours, c'est-à-dire pendant l'époque de la plus grande intensité, que 105 décès sur 224 cholériques, ou une mortalité de 47 p. 100.

Il n'en fut pas même dans le district de Iennotaïevsk situé au nord de celui d'Astrakhan. Sa population est également kalmouke; le choléra parut le 19 juillet dans les villages voisins de la petite forteresse qui leur sert de chef-lieu, et le lendemain dans le chef-lieu lui-même. Il y séjourna 8 semaines; mais tandis qu'il ne frappa que très peu d'individus dans la ville, il fit mourir dans la campagne, pendant les 17 premiers jours, 261 personnes sur 405 atteintes ou 64,40 pour 100.

Continuant à remonter le cours du Volga, le fléau atteignit le même jour deux points situés à 27 lieues l'un de l'autre. Le premier fut Tchernoïar, petite ville du district de Tsaritsine-iar. La maladie n'y fut pas violente; pendant les trois premières semaines, il n'y eut que 46 attaques, dont la moitié juste succombèrent. Jusque là l'épidémie n'avait point encore franchi de ce côté les limites du gouvernement d'Astrakhan; mais le 25 juillet, elle atteignit Tsaritsine-iar, chef-lieu du district, et le gouvernement de Saratov. Elle y débuta en frappant mortellement un commis du bureau de la poste. Le lendemain, elle se manifesta sur plusieurs points de la ville, et, pendant les 18 premières jours de cette invasion, elle causa 183 attaques et 107 décès, c'est-à-dire, 55,46 pour 100. On remarquera que le choléra parvint à Tsaritsine sans toucher aux points intermédiaires entre cette ville et Tchernoï-iar; il ne parut que deux jours plus tard dans des villages situés sur les confins des deux gouvernements. Les contagionistes expliqueront facilement cette anomalie en disant que la maladie fut importée par la voie plus rapide du fleuve, et ils en trouveront la preuve dans la manière dont elle débuta à Tsaritsine. Faute de renseignemens plus précis, on ne peut pas les réfuter. Mais à côté de faits douteux de ce genre, combien d'autres sont inexplicables par l'hypothèse de la contagion. Nous avons déjà cité plusieurs localités qui se sont trouvées sur la route de l'épidémie sans cependant en éprouver les atteintes. Sarepta fut de ce nombre. Pendant que le choléra se propageait et s'étendait sur les deux rives du Volga; pendant qu'il poursuivait les Kalmouks eux-mêmes jusque dans leurs steppes desséchés, cette petite colonie, qui cultive depuis 78 ans l'angle de terre formé par le coulant de la Sarpa et du Volga, se trouvait point du terrible fléau qui passait si près d'elle. Il est assuré qu'aucun habitant de Sarepta ne fut atteint du choléra, bien que la maladie régnât dans les villages circonvoisins, et bien que les communications ne fussent pas interrompues entre cette ville et les environs. Ce privilège d'immunité ne peut guère être attribué à la situation de Sarepta, qui n'a rien qui la distingue des autres localités riveraines du Volga. La cause, selon toute probabilité, en est dans l'aisance, l'extrême propreté, la vie sobre et laborieuse des 1000 habitans de cette communauté religieuse, et dans l'absence d'une populace misérable où, comme on l'sait, l'épidémie trouve le plus de personnes disposées à ressentir ses funestes effets. « Qu'on se figure, dit Mme Hommaire de Hell, (1) une jolie petite ville d'Allemagne, avec ses maisons à pignons, ses arbres fruitiers, ses fleurs, ses promenades, sa propreté minutieuse, son bien-être et son heureuse population, et l'on aura une idée de Sarepta : industrie, beaux-arts, morale, sociabilité, commerce, tout s'y trouve. Cette colonie morave cachée dans un pli du Volga, au milieu des hordes Kalmouks, prouve éloquemment jusqu'à quel point la volonté et la persévérance peuvent opérer des miracles. C'est

(1) *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*, voyage pittoresque, historique et scientifique par Xavier Hommaire de Hell; Paris 1845. 3 volumes in-8°, dont un est exclusivement scientifique, et un magnifique atlas in-folio de vues, costumes, intérieurs, cartes géographiques et dessins d'histoire naturelle. — Cet ouvrage est une des publications modernes les plus intéressantes sur la Russie méridionale depuis Odessa jusqu'à Astrakhan. Il a valu à son auteur le décoration de l'ordre de St-Vladimir de Russie et le grand prix décerné en 1845 par la société de géographie de France. La rédaction de la partie pittoresque du voyage est due à la plume fine et élégante de Madame Hommaire de Hell qui, donne d'un courage peu commun chet les peuplades de son mari, n'a pas craint d'accompagner son mari dans ses longues et pénibles explorations, partageant sa bonne et sa mauvaise fortune dans les brillantes capitales comme sous la tente du Kalmouk et le toit pas confortable de mauvaiguard circassien. M. et Mme Hommaire de Hell ont passé l'hiver dernier à Constantinople, où nous avons pu apprécier la science de l'un et l'esprit de l'autre. Mme Hommaire est chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique en Orient, qui lui permettra de compléter les curieuses recherches qu'il a commencées sur les populations des bords de la mer Caspienne. Après avoir consacré plusieurs mois à étudier la constitution géologique du Bosphore et des côtes occidentales de la Turquie d'Europe, il est parti pour la Perse en suivant péniblement par terre le littoral méridional de la mer Noire depuis les les Cyanées jusqu'à Trébisonde, puis à traverse le Lazistan, l'Arménie et l'Adherbidjan. A l'heure où nous écrivons ces lignes, cet intrépide voyageur est probablement dans le Mazendéran, sur les plages inhospitalières de la Mer Caspienne. Si nos vœux lui sont propices, nous espérons qu'il échappera aux nombreux dangers qu'il brave si hardiment et qu'il nous rapportera de ses pérégrinations scientifiques sur la marche du choléra-morbus qu'il a suivi, pour ainsi dire, pas à pas, sur le principal théâtre de ses ravages.

» le premier jalon que l'Europe ait planté dans cette contrée reculée, parmi ces peuples pasteurs, » si jaloux de leur indépendance; » les résultats obtenus par les frères Moraves, tant sur » le sol incultes qu'ils ont fertilisé, que sur le » caractère plus inculte encore des habitants, » font vivement apprecier les bienfaits de la civilisation. Tout respire la paix et le contentement dans cette petite ville bénie du Dieu. C'est » le seul endroit que je connaisse en Russie, où » le regard ne soit pas contristé par l'aspect de la misère. Là aucune année pensée ne vient se » mêler aux observations interessantes que glane » la curiosité. Chaque maison est une fabrique, » chaque individu un industriel. Durant la jeunesse, chacun est au travail; mais le soir une » population gaie et heureuse se répand sur les » promenades et sur la place publique, et donne » à la ville une animation des plus agréables. »

Nous regrettons de ne pouvoir suivre le spirituel auteur de cette narration dans l'historique qu'il trace ensuite de cette intéressante colonie, fondée en 1769 par trente frères moraves fuyant l'intolérance et les vices des cités européennes. On lit avec un vif attachement le récit de ce combat acharné engagé entre une poignée d'hommes sans appui, sans ressources, patients et farouches, et un monde constamment hostile et destructeur. « En voyant cette lutte continuelle de l'homme » contre la nature et les évènemens, ajoute Mme » de Hell, on ne peut s'empêcher de payer un » tribut d'admiration aux intrépides colons qui, » relégués à l'extrémité de l'Europe, au milieu des » steppes arides du Volga, ne se sont jamais laissés » abattre par le malheur, et ont toujours trouvé » de nouvelles ressources dans leur énergie et » leur persévérance. »

Nous avons tous nous venons de payer à la colonie de Sarepta notre tribut d'admiration en citant les paroles éloquentes qui précèdent.

Il paraît que le choléra lui même ne fut pas insensible aux sacrifices de ces braves et honnêtes gens, car deux fois, en 1830 et en 1847, il passa près d'eux sans leur faire le moindre mal. Peut-être a-t-il voulu, en se comportant ainsi, donner une leçon aux gouvernements et aux peuples, et leur indiquer la voie qu'ils doivent suivre pour s'affranchir un jour du nouvel impôt qui pèse sur eux. Les moralistes prétendent que la souffrance est l'aiguillon au moyen duquel la Providence excite l'homme au progrès et le pousse à améliorer sans cesse sa condition physique, intellectuelle et morale. A ce titre, les épidémies qui flagellent de temps à autre le genre humain, seraient de hauts et graves enseignemens; le choléra-morbus est un reproche sanglant adressé à l'humanité. Puisse-t-il en être la plus imposante leçon que puissent recevoir les hommes politiques dont la mission est de diriger et favoriser l'irrésistible ascension des masses populaires vers le bonheur, c'est-à-dire, vers l'aisance, les jouissances de l'esprit et la paix du cœur. Dieu veuille que cette leçon soit mise à profit.

Le Docteur VERMOLLOT.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN COMMERCIAL.

INTERIEUR.

CHANGES DE SMYRNE.

28 JANVIER 1848.

Londres	111	
Paris	174	
Marseille	173 1/2	
Livourne		
Trieste.	437	440
Vienne.		
Hollande		
Odessa.		
Constantinople . . .	3 j.	1 a 1 1/4 o/o contr'agio

MOUVEMENT DU PORT.

BATEAUX A VAPEUR.

ARRIVÉES du 25 Janvier.

TRÉBISONDE. Bateau à vapeur otto, *l'Orient Tolparet*, cap. G. Clicion avec marchandises div. groups et 350 passagers.

Noms des passagers:

MM. Hadji Rostan, persan.—Said Hussein, persan, marchand.—Nedjid Selim, persan, marchand.—Mékémet Moroos, persan marchand.—Mehdi Abdoulkarim, persan, marchand.—Hadji Mehémet A'sli, persan, marchand. Eddem Ismaïl, persan, marchand.—Seïd Abdul-Hassan Seïd, persan, marchand.

GHEUMLEK. Bateau à vapeur ottom, *Mizzirí-Bahri*, capitaine Hassan bey, avec marchandises diverses, groups et passagers.

Noms des passagers:

MM. Aga Hachim, persan, marchand.—Dimitri Jean, bulbadji, marchand.—Mathieu Milo, crosts, ouvriet.

DÉPARTS du 26 Janvier.

TRÉBISONDE. Bateau à vapeur angl., *Tiger*, capitaine G. Goy, avec marchandises diverses, groups et passagers.

SMYRNE. Bateau à vapeur autrichien, *Conte Kolowrat*, cap. G. Bonanno, avec marchd. divers, groups et passagers.

SMYRNE. Bateau à vapeur français, *Léonidas*, cap. Brahier, avec marchand. diver., groups et passagers.

Du 28 janvier.

MARSEILLE. Bateau à vapeur français, de la Comp. ROSTAND, *l'Hellespont*, cap. Arnaud, avec march. diverses, groups et passagers.

BATIMENS DE COMMERCE.

ARRIVÉES du 26 janvier.

NEW-CASTLE. Br. suéd. *Eric*, capit. L Magnus, chargé de charbon de terre, à ordre; barq. méckl. *Grafton*, cap. G. Oade, chargé de charbon de terre, adressé à M. Kerr.

MARSEILLE. Br. sard. *Elisabetta*, capitaine P. Juvovich, en lest, adressé à M. Zino; barq. autr. *Caterina*, cap. A. Bonannovich, en lest, adressée à M. Zino; trois-mâts aut. *Madre* cap. N. Sgoupa, en lest, adressée à M. Flori.

GENES. Br. angl. *John Hunté*, cap. W. Wirtidley, en lest, adressé à M. Langnick.

ANVERS. Barq. russe, cap. J. Lundbland, en lest, adressée à M. Eraclidhis.

Du 27 janvier.

NEW-CASTLE. Br. angl. *Chio*, cap. J. Sangster, chargé de charbon de terre, à ordre.

MARSEILLE. Trois-mâts aut. *Odessa*, capit. A. Sacolovich, en lest, adressé à M. G. C. Florio.

SMYRNE. Br. angl. *Hellespont*, cap. J. Pomcherd, chargé de charbon de terre, à ordre.

MARSEILLE. Br. autr. *Io*, cap. S. Luchetto, en lest, adressé à M. Flori.